

GÉNÉRALITÉS SUR GÉNÉRATION (S)

I. QU'EST-CE QU'UNE GÉNÉRATION ?

1. Analyse lexicale

a. Histoire du substantif « génération »

- Le substantif « génération » peut être rattaché à deux origines étymologiques différentes, qui lui confèrent **deux sens complémentaires**.

- En latin classique, *generatio* signifie « engendrement, reproduction ». « Génération » signifie donc « **action d'engendrer** », au sens figuré de « **création** » au XIV^{ème} siècle, mais aussi au sens propre pour désigner l'acte sexuel, jusqu'au xvi^e siècle. Il est tombé en désuétude, comme le verbe « générer » qui a au xvi^e siècle le sens d'« enfanter ». Le substantif a conservé de cet étymon le sens d'« **ensemble d'individus engendrés à la même époque, qui ont à peu près le même âge** ».

- Le sens issu du latin chrétien perdure dans la langue actuelle. Début XV^{ème}, « Génération » signifie « **descendance, tribu, famille** ». Par métonymie, le substantif désigne l'espace de temps qui sépare chacun des degrés d'une filiation (par exemple, la génération des parents, celle des enfants).

b. L'emploi dans la langue moderne

- Dans la langue courante, le mot « génération » conserve le sens issu du latin classique et définit une classe d'âge et ses spécificités, dans une **perspective sociologique**. On retrouve aussi le sens du latin chrétien pour désigner les différents degrés dans une même famille (les enfants, parents, grands-parents, etc.), dans une **perspective biologique**. Les classes d'âge ayant pour spécificité de se multiplier à l'infini, on a accolé au substantif, sous l'influence de la sociologie et de l'histoire, des termes qui permettent d'identifier les générations. Par exemple, on parle de la génération issue du baby-boom, de la « génération 68 », de la « génération sida », de la « génération Internet » ou « e-génération », ou encore de la « génération X (Y ou Z) » (cf. plus

bas). Les différentes expressions marquent le plus souvent la **convergence entre une classe d'âge et un événement**, mais on trouve aussi des constructions de la langue autour d'un objet emblématique d'une époque, un film (« la génération *Grand Bleu* »), une star (« Génération Mickael Jackson ») ou d'un phénomène de mode. La langue est à cet égard infiniment inventive — un article du mois de juin 2009 nous apprenait que « la génération Game Boy a[vait] bien grandi »... Une expression comme « Génération “No carbone” », très récente, marque l'engagement écologiste.

- Le substantif « génération » trouve aussi des emplois dans des vocabulaires plus spécialisés. En **biologie**, on parle de « génération spontanée ». Par opposition aux générations successives, l'expression désigne un être vivant sans ascendant, c'est-à-dire sans parent. Peut-on vraiment parler de génération spontanée ? Cette question a longtemps été discutée et renvoie à l'interrogation fondamentale de l'œuf et de la poule.

- En **linguistique**, sous l'influence de l'anglais *to generate*, « génération » prend le sens de « produire du discours ». On trouve une acception proche en **informatique**, domaine dans lequel le substantif signifie la « création d'une entité » : texte, son, image etc.

c. Génération X, Y ou Z

- Deux sociologues américains, William Strauss et Neil Howe, dans leur livre *Génération* publié en 1991, ont renouvelé l'approche des générations, notamment en proposant une **classification**.

- Ils proposent d'appeler « **Génération X** » les individus nés entre 1959 et 1981, L'expression a été créée par le romancier canadien Douglas Coupland. Ce sont les enfants des « baby-boomers ». Le « X » de l'expression renvoie, pêle-mêle, à un groupe punk de la fin des années 1970, à la volonté d'anonymat d'une génération écrasée par ses parents ou encore à une classe sociale de la société américaine, trouvé par D. Coupiand dans un roman de Paul Fussel. L'« hymne » qui est le plus souvent revendiqué est « Smells like teens spirit » du groupe Nirvana. Leur genre de prédilection est le grunge. Sociologiquement, cette génération a été marquée par la libéralisation des mœurs, la massification de

l'éducation, la fin de la Guerre froide ou encore les débuts d'internet.

- Mais ils font également la découverte violente du sida dans les années 1980. Le film d'André Téchiné *Les Témoins* (2007), recommandé par la bibliographie officielle, en présente un tableau saisissant. Sur le plan littéraire, on pourra penser au roman de Tristan Garcia, *La Meilleure part des hommes*, publié en 2008 et qui a connu un écho important. Les deux œuvres mettent en scène des personnages qui découvrent le sida, alors qu'ils se croyaient pleinement bénéficiaires de la liberté héritée de la génération précédente. La découverte de la maladie les foudroie.

- Dans la foulée de l'analyse de William Strauss et Neil Howe, d'autres portent sur la génération suivante ou « **Génération Y** ». Il s'agit des enfants nés entre le milieu des années 1970 et le milieu des années 1990. W. Strauss et Neil Howe parlent quant à eux des « millénaires » et font aller la génération jusqu'en l'an 2000 ; on parle aussi d'« e-Génération », « e » étant emprunté à l'anglais « e-mail », ou encore de « Génération Internet ». Elle est influencée par l'informatique et Internet, elle utilise couramment le « web 2.0 ». Il s'agit aussi de ce qu'on appelle en France les « Enfants de la télé », du nom même de l'émission. Cette génération n'a pas vécu la Guerre froide et a pleinement profité des avancées sociétales de la « Génération X » (divorce, avortement, travail des femmes, etc.), mais a toujours connu le sida.

- La génération suivante est moins clairement décrite car elle est en pleine croissance : c'est la génération actuelle. Naturellement, on parle de « **Génération Z** » : ce seraient les enfants nés depuis 1995. On utilise aussi l'expression « **digital natives** » ou d'enfants natifs du numérique. Ils sont nés après la généralisation de l'informatique et du téléphone portable. Ils ont été marqués dans leur enfance par les attentats du 11 septembre 2001. Ils vivent pleinement dans le « web 2.0 » : blogs, réseaux sociaux (Twitter, Facebook) et possèdent un téléphone portable. Ils regardent beaucoup moins la télévision que la « Génération Y » et lui préfèrent la communication *via* la messagerie, en particulier la messagerie instantanée (le « chat »).

d. Génération(s)

- Le *Bulletin officiel de l'Éducation nationale* intitule précisément le thème proposé pour le BTS « Génération(s) ». Il faut être attentif à deux choses : le substantif, sans déterminant ni autre forme de précision, invite à ne pas se focaliser sur une génération en particulier, mais à analyser le phénomène pour lui-même.

- On peut aborder différentes générations, parmi celles citées plus haut, mais elles ne seront jamais que des exemples parmi bien d'autres. En même temps, cette possibilité d'envisager les générations au pluriel incite à penser aux **relations** qui les lient. L'indication du **-s** entre parenthèses est donc à prendre en compte : « génération » n'est ni au singulier, ni au pluriel. Il faut donc s'interroger sur ce qui fait une génération, mais aussi sur les générations, leurs rapports, leurs successions, leurs affrontements, leurs héritages, etc.

2. Définir la notion de « génération »

Qu'est-ce qu'une génération ? La question est au coeur du thème, différents corpus permettent d'y répondre, mais nous pouvons tout de même essayer une approche synthétique :

a. Des individus du même âge

- Le dictionnaire définit le substantif « génération » essentiellement par le prisme de l'âge. Une « génération » regrouperait des individus « à peu près du même âge » pour le dictionnaire *Le Petit Robert*. La question de l'âge renvoie à deux autres concepts : la cohorte et la **classe d'âge**.

- Le terme de « cohorte » est utilisé en démographie pour désigner les individus qui **ont vécu un même événement dans une même période**. On parle ainsi de « cohortes de naissance » pour désigner les individus nés la même année ou encore de « cohortes de mariage » pour ceux qui se sont mariés la même année. Le substantif « cohorte » vient de l'Antiquité romaine et désignait une troupe du corps d'infanterie — d'où l'idée de groupe homogène.

- On retrouve la même origine militaire dans le terme de « **classe** » qui désigne à partir de la fin du xviii^e siècle les hommes qui ont fait leur service militaire la même année. L'expression « être de la classe » renvoie alors à l'ensemble des jeunes hommes qui ont fait leurs « classes », c'est-à-dire leur service militaire,

ensemble. L'expression « **classe d'âge** » désigne aussi les enfants nés la même année.

- Les trois expressions, « génération », « cohorte » et « classe d'âge » restent tout de même assez vagues parce qu'elles ne renvoient pas à un temps borné, par un début et une fin. On le comprend : être né la « même année » ou à peu près à la « même époque » est une notion approximative. Les individus nés en décembre auront le sentiment d'appartenir à la même génération que ceux nés en janvier de l'année suivante. Le **continuum des naissances** ne permet pas d'arrêter avec précision la notion d'un point de vue chronologique.

- De façon plus simple, la notion de « génération » renvoie à la **place des individus dans une famille**. On distingue la génération des parents, des grands-parents, des enfants, etc. Ce classement familial renvoie le plus souvent à des écarts d'âge assez semblables (entre 20 et 35 ans le plus souvent). Cette perspective est complémentaire de l'analyse sociologique parce qu'elle ne renvoie pas aux mêmes groupes. Nous touchons ici également à l'analyse psychologique avec la question de la **construction de soi**.

- Cette approche par l'âge permet donc de dégager deux pistes d'analyse. L'individu appartient forcément à une **génération sur le plan biologique et familial** : ce fait renvoie à la naissance et aux origines, aux liens qui existent dans une même famille, qui sont faits d'affection ou de conflits. Au-delà, l'individu appartient (ou pas) à une génération qui va se définir — et le définir — sur le **plan de la société** avec des individus nés à la même époque que lui. **Sur le mode de l'identification ou du conflit, chacun va devoir se construire, par rapport aux autres générations et dans sa propre génération.**

b. Des événements fondateurs

- Mais la notion de « cohorte » comporte également l'idée d'« **événement** ». Une génération ne se construit pas seulement par l'âge, mais aussi par ce que les individus d'un même âge vont avoir en commun, en particulier leur vécu.

- Pour connaître l'effet de génération, les individus doivent vivre ensemble des événements qui vont les marquer ensuite tout au

long de leur vie. Le texte de Frédéric Gaussen donne les conditions pour qu'un événement soit fondateur d'une génération. Le paradigme qu'il évoque au XX^{ème} siècle est la guerre. Avec deux guerres mondiales (14-18 et 39-45) et deux guerres coloniales (Indochine et Algérie), la France a été particulièrement touchée. Ces guerres sont de bons exemples pour analyser le concept de « génération ». On voit qu'il ne fonctionne que pour les individus de 14-18 et les Résistants de 39-45, autrement dit pour ceux qui ont vécu un événement dont ils sont sortis « vainqueurs ». La Seconde Guerre mondiale, entre l'occupation nazie et la collaboration avec le régime de Vichy, n'a pas laissé de bons souvenirs à ceux qui ont vécu cette période et ils préfèrent l'oublier. De la même façon, les guerres d'Indochine et d'Algérie ont été quasiment effacées de la mémoire nationale : la première parce qu'elle s'est soldée par une défaite et a entraîné la chute de l'Empire colonial français, clairement souligné par la seconde. Pour fonder une génération, un événement doit être **valorisant sur le long terme**. Ce qui dérange ou est plus complexe est effacé de la mémoire collective, comme c'est aussi le cas dans nos vies individuelles.

- L'événement fondateur joue donc un rôle à plus long terme : c'est lui que l'on va **célébrer** et qui va périodiquement rappeler aux individus d'un même âge qu'ils sont soudés de façon pérenne. Il valorise la classe d'âge concernée, même après sa disparition. Des jours fériés nous rappellent ces événements de notre Histoire. Liens également avec les générations précédentes et les croyances d'origine judéo-chrétienne, de nombreuses dates de fêtes religieuses permettent aux familles de se retrouver et de faire la fête même si, pour beaucoup aujourd'hui, elles ont perdu leur sens originel.

- **Les jours fériés en France, commémorations officielles ou fêtes du pays.**

1^{er} janvier : Nouvel an

Avril : Lundi de Pâques*

1^{er} : mai Fête du travail

8 mai : Victoire 1945

Mai : Jeudi de l'Ascension*

14 juillet : Fête nationale

15 août : Assomption

1^{er} Novembre : Toussaint

11 novembre : Armistice 1918

25 décembre : Noël

* fêtes mobiles dans le calendrier

NB : on pourrait penser également au lundi de Pentecôte, qui n'est plus officiellement un jour férié, mais qui le plus souvent n'est pas travaillé et est compensé par une journée de travail...

c. Mai 68

- Mais toutes les commémorations ne correspondent pas à un jour férié. Pour ce qui concerne l'expérience historique, on retient dans l'histoire récente la **révolte de Mai 68**. Elle est fondatrice de la génération des baby-boomers, enfants que l'on dit nés de la Libération aux années 1970. Cet exemple est intéressant pour comprendre la construction d'un mythe générationnel. En effet, sur la question du début de ce phénomène démographique important, on constate que souvent le mythe **de la Libération** l'emporte sur la réalité des chiffres : objectivement, les données changent dès 1942, avec le retour des prisonniers (*cf.* Laurent Joffrin). Situer le début du baby-boom en 1945 est un petit arrangement avec la chronologie historique, qui n'est d'ailleurs pas un gros mensonge, mais qui heurte moins la **mémoire collective** en donnant à cette génération une origine mythique.

- Cette classe d'âge a donc tout pour que joue l'effet de génération : beaucoup d'enfants sont nés en même temps — jusqu'à plus de 20‰ en France à cette époque alors que le taux est de 13,1 ‰ en 2006. Cette classe d'âge est d'une **importance quantitative inédite** et va vivre une période marquée par un essor économique sans précédent, lié à la reconstruction. Mais c'est la révolte de Mai 68 qui va la constituer définitivement.

- **En manifestant**, en exprimant leur colère contre une société qui ne leur convient plus, les jeunes de Mai68 vont permettre de profonds changements. On pense notamment aux mœurs, à la famille, au couple. Toutefois, il ne faut pas oublier que 1968 s'inscrit dans une époque de mutations et que la révolte de Mai n'en a été qu'un formidable catalyseur et une étape. Un exemple intéressant est celui de la contraception. Le débat sur la pilule est lancé au début des années 1960, la loi qui autorise sa vente est promulguée en 1967. Mais sa mise sur le marché tarde : il faudra attendre le début des années 1970 pour qu'elle soit banalisée. **Pourtant, dans l'imaginaire collectif, Mai 68 est bien ta date clé de la libération des mœurs, des évolutions de notre société** (progrès ou début d'une régression ? C'est un sujet de débat que le candidat Nicolas Sarkozy a réactivé lors de la campagne de l'élection présidentielle de 2008).

- Tous les événements fondateurs d'une génération ne sont pas rappelés par un jour férié. Dans le cas de Mai 68, comme dans d'autres, ce sont les **médias** qui jouent un grand rôle. Ils ne manquent ni la célébration des événements, on l'a notamment vu pour les 40 ans de Mai 68 en 2008, ni la recherche, dans l'actualité, de « nouveaux Mai 68 ». Les protagonistes se plaisent à exalter cet âge d'or disparu et entretiennent eux-mêmes le mythe de leur propre génération. Certains acteurs de cette époque n'ont pas disparu du paysage politique français ; Daniel Cohn-Bendit, aujourd'hui député européen, reste auréolé de son pouvoir de contestation. D'autres ont su entretenir eux-mêmes le mythe de cette génération et ont investi les médias. Serge July, par exemple, a exercé une influence durable dans le monde politique en dirigeant, de sa fondation en 1972 à 2006, *Libération*, quotidien étiqueté de gauche.

d. Une culture et des modes de consommation communs

- Mais les temps ont changé : on se révolte de moins en moins. Il semble qu'aujourd'hui les générations se construisent autour de la culture ou de la consommation. Déjà, dans les années 1960, on pouvait définir la jeunesse par la musique qu'elle écoutait, importée des États-Unis et popularisée par une émission-phare, *Salut les copains*, diffusée à l'époque sur Europe 1.

- Cette mobilisation d'une classe d'âge autour d'un phénomène culturel s'est accentuée avec le **développement de la**

consommation et les médias de masse. La radio puis la télévision et aujourd'hui Internet, permettent de diffuser rapidement et massivement ce qu'on appelle les « biens culturels ». La jeunesse se retrouve facilement autour d'une chanson qui peut même devenir l'hymne d'une génération. On pense par exemple à « Smells like teens spirit » du groupe Nirvana ou encore à « Wonderwall » d'Oasis — en toute subjectivité par rapport à l'âge de l'auteur : les candidats au BTS sont priés de compléter par rapport à leur propre génération...

- Les **nouvelles technologies** jouent évidemment un rôle important : toute une génération a connu le portable dès le plus jeune âge, collectionne quasiment les lecteurs MP3, dont l'emblématique iPod d'Apple.
- On ne cherchera pas ici à faire la liste des chansons, des musiques ou des films qui ont pu marquer les générations, mais on peut constater que l'impact est d'autant plus fort que les modes de diffusion sont devenus plus puissants. Par ailleurs, à l'heure de la mondialisation (économique, technologique et culturelle), l'effet de génération prend de nouvelles dimensions : les idoles sont plus que jamais occidentales, et le plus souvent américaines, mais elles sont surtout connues de **toute la planète**.

II. UNE GÉNÉRATION, DES GÉNÉRATIONS

1. Peut-on encore distinguer les générations ?

- Un phénomène émerge depuis plusieurs décennies, parfois appelé le « jeunisme ». Sous les effets conjugués de la société de consommation et du culte de l'apparence, certains cherchent à repousser les limites de la vieillesse et à paraître toujours plus jeunes. Les technologies médicales et une nouvelle forme de consommation de la médecine aidant, les générations sont de moins en moins faciles à distinguer « physiquement ». Il en va de même sur le plan des vêtements ou des biens de consommation. La conséquence est que les générations se ressemblent de plus en plus.
- Ainsi, on voit des phénomènes de modes **traverser les générations**. Par exemple, le « Bluejeans », qui n'est plus appelé que « jeans », était considéré comme un vêtement emblématique de la révolte de la jeunesse à la fin des années 1960. Aujourd'hui,

non seulement il s'est extrêmement banalisé, mais il est porté par **toutes les générations**. Sur un tout autre plan, on peut s'étonner de ce que certains chanteurs soient emblématiques pour la jeunesse sur des durées aussi longues : Madonna, par exemple, a été la chanteuse vedette des années 1985-1995 et elle est toujours, pour la jeune génération actuelle, une des plus populaires (avec un visage de plus en plus jeune...). C'est un décalage total par rapport aux générations précédentes qui ne pouvaient s'identifier qu'à des stars de leur âge.

On peut se féliciter de ce que certains « **restent jeunes** » dans leur tête et dans leur corps. Mais il ne faut pas se voiler la face : c'est souvent au prix d'un investissement financier important (coach sportif, injections de botox ou interventions esthétiques plus lourdes), qui reste donc réservé à une élite. Cette volonté de rester jeune à tout prix a défiguré quelques célébrités : la série américaine *Nip/Tuck*, qui met en scène deux chirurgiens esthétiques de Miami peu scrupuleux, le tourne en dérision. Refuser de vieillir et surtout de montrer que l'on vieillit peut être source de dépressions, de mal être. C'est aussi une explication au rejet de ceux qui sont vieux, de ceux auxquels on ne veut pas ressembler et que l'on abandonne.

- De fait, **les repères entre les générations deviennent confus** : les seniors « sortent en boîte » et ouvrent leur compte sur Facebook. Ils retrouvent une nouvelle jeunesse à l'âge de la retraite, font de nouvelles conquêtes amoureuses. L'image d'Épinal de papi-mamie a fait long feu : mamie tricote moins et prend des cours d'anglais, pendant que papi met les photos du dernier de ses petits-enfants sur son blog. C'est évidemment positif pour les personnes dites du « 3^{ème} âge », c'est plus complexe lorsqu'il s'agit de jeunes adultes qui peinent à sortir de l'adolescence et qui ne parviennent pas à exercer l'autorité nécessaire sur leurs propres enfants. On peut appeler cela le syndrome du « parent-copain », lequel parent n'a pas encore bien réalisé son âge et ses responsabilités. L'enfant aura des difficultés à se construire, le statut d'adulte et de référent étant brouillé.

- On peut aussi retourner l'analyse et **se demander si les « jeunes » le sont autant qu'ils veulent bien le dire**. Comme le montre le sondage commenté dans *Libération* par Caroline Thompson, la jeunesse a des rêves très sages par rapport à ceux des années 1960-1970. On ne rêve plus de changer le monde, ni

de faire la révolution, mais de s'insérer dans la société, de s'installer en couple et d'avoir des enfants. Les temps sont différents : la préoccupation majeure est devenue l'emploi, ce qui n'était pas le cas dans les années 1960-1970, période phare de l'économie française désignée par l'expression très imagée des « Trente Glorieuses », trente années de développement et de croissance économique entre la Libération et le choc pétrolier de 1974. La « sagesse » de la jeune génération est aussi le triste corollaire d'une époque désenchantée, marquée par la crise économique et la récession.

2. Peut-on se distinguer de sa génération ?

- **Appartient-on à une génération de son plein gré ?** La question est intéressante parce qu'elle interroge l'effet de groupe lié à l'âge. Tous les jeunes ont-ils « fait » Mai 68 ? Tout le monde était-il révolutionnaire pendant ces quelques mois ? La réponse est évidemment non et bon nombre de jeunes ont pu exprimer leur sympathie pour le régime en place ou leur incompréhension face aux « événements ». À une échelle tout à fait différente, on sait que tous les Français n'ont pas été Résistants pendant la Seconde Guerre mondiale.

- Pour évoquer des circonstances moins tragiques que la guerre, on peut dire, avec Gabriel Matzneff, que tous les jeunes ne se fondent pas dans le « troupeau » et que ceux qui le suivent ne sont peut-être pas ceux qui présentent la personnalité la plus intéressante ou la plus originale. Certes, participer à un **groupe** dont on partage les valeurs et les codes permet d'avoir une vie sociale. Pour le dire autrement, vivre la vie des jeunes de son âge est plus exaltant que d'être isolé, marginalisé. Mais c'est aussi faire des sacrifices : parfois de ses goûts ou de ses idées.

- Dans une perspective psychologique, nous touchons une question-clé de la **construction de soi** : l'individu se construit en grande partie par rapport à différents groupes ou différents réseaux qu'il côtoie. Il y a parmi ces groupes la famille (avec ses rapports de générations) et les individus de son âge (donc de sa génération). L'image de soi se construit par imprégnation ou mimétisme, par rejet, plus ou moins violent, de ces modèles parfois très différents.

- Un trop grand mimétisme et on reproche à l'individu de manquer **d'originalité, de personnalité**. Trop d'originalité et l'on ne pourra se retrouver dans aucun groupe. La tension entre les deux, mimétisme *versus* marginalité, se retrouve à tout âge et notre capacité à la gérer détermine en grande partie notre capacité à vivre en société. La société a des règles, il faut sans doute commencer par les comprendre et les accepter pour mieux en jouer, et faire montre d'originalité pour construire ce que l'on pourrait appeler une personnalité.

3. La transmission intergénérationnelle et la construction de soi

La transmission est au cœur de la question des rapports entre les générations : elle en définit une grande partie. Mais elle est aussi décisive dans la façon dont un individu va se construire.

a. La transmission dans la famille

- La première des transmissions est **la vie**. L'enfant naît de la rencontre de deux êtres humains. Biologiquement, le fœtus est le fruit de la fécondation d'un ovule par un spermatozoïde. Mais, les choses ne sont simples qu'en apparence. La procréation est de plus en plus assistée : un couple sur six doit aujourd'hui être aidé pour avoir un enfant. Par ailleurs, les familles ont évolué. Le divorce s'est banalisé et de nombreuses familles sont dites « recomposées ». On estime qu'elles représentent aujourd'hui 10% des familles en France et que 2 millions d'enfants grandiraient dans ce cadre. Les familles homoparentales, composées d'adultes du même sexe, ont aussi de plus en plus de visibilité, notamment parce que le gouvernement a mis, depuis 2008, la question des droits des enfants en débat. Mais ce n'est pas pour autant que ce profil familial se banalise et est accepté : la question a même donné lieu à des échanges virulents entre membres du gouvernement, les uns pragmatiques (Nadine Morano, ministre de la Famille défendait l'idée que ce cas existant, il fallait légiférer) et d'autres plus traditionnalistes (à l'époque Christine Boutin, ministre du Logement).

- Par la naissance, l'enfant hérite de certaines **caractéristiques de ses géniteurs** : la couleur de ses yeux, de ses cheveux, de sa peau, de son visage, etc. sont autant d'éléments qui permettent, d'une génération à l'autre d'identifier les individus d'une même

famille. Avec les recherches génétiques, on comprend aussi de mieux en mieux ce que l'on doit à nos parents et aux générations précédentes sur le plan de la santé.

- Dès la naissance, l'enfant emprunte à ses parents **la langue** qu'ils parlent, puis des éléments qui forgeront son **éducation**. Non seulement l'enfant parlera la langue de ses parents (les enfants nés de parents de langues différentes seront assez facilement bilingues), mais il prendra aussi leur accent, leur lexique et leur syntaxe. Par imprégnation, **l'enfant parle comme ses parents**. L'école vient enrichir cet héritage de différentes façons, notamment par de nouveaux lexiques, plus ou moins spécialisés en fonction des études choisies.

- Par la naissance, l'enfant a aussi des **droits et des devoirs**. Ses parents doivent s'en occuper et l'accompagner tant qu'il fait des études. Par ailleurs, sauf mention particulière, l'enfant hérite des biens de ses parents.

- On peut enfin souligner que la famille présente un **modèle ancré dans des valeurs**. L'enfant qui grandit va prendre peu à peu position par rapport à ce modèle : par mimétisme, il peut l'épouser et le reproduire, par réaction de rejet, il peut s'y opposer et entrer en conflit avec ses parents. La crise d'adolescence est une période charnière de la construction de l'individu. Annie Ernaux a exploré la relation conflictuelle qu'elle a entretenue avec ses parents dans plusieurs de ses récits. Dans *Une femme*, par exemple, elle montre comment elle a développé sa propre personnalité sur le rejet de ce que sa mère représentait et qui lui faisait « honte » et elle explique son attitude par son observation de familles d'un autre milieu et par ses études, notamment celles de littérature.

b. La transmission dans la société

- La société joue aussi un rôle important dans la construction de l'individu et dans les rapports qu'entretiennent les générations. Dans *La Crise de la culture*, Hannah Arendt rappelle que la mission de la société est de transmettre aux plus jeunes **la connaissance du passé**, condition *sine qua non* d'une vie sociale possible.

- Transmettre le passé est le rôle de **l'Éducation**, qui passe par les **parents**, mais aussi par **l'École**. Dans une société de l'immédiateté et de l'écran, transmettre le passé (et par le livre) peut sembler superflu lorsque l'on est essentiellement préoccupé par l'avenir. C'est pourtant la mission des enseignants : amener leurs élèves à comprendre que cet avenir ne peut se construire sans la connaissance du passé.

- Jacqueline de Romilly, dans plusieurs de ses écrits et en particulier dans l'article publié dans *Le Monde* en 2008, le souligne également. Elle cite le roman de William Golding : « Même les erreurs du passé, quand elles ont été comprises et bien perçues, sont une aide pour mieux construire l'avenir. Autrement, on est voué au sort de ces jeunes enfants livrés à eux-mêmes sur une île déserte et qui cherchent en vain à fonder une société sans avoir, pour les aider, la connaissance d'un passé. Je pense au livre de William Golding *Sa Majesté des Mouches* ». Aucune société ne peut se construire sans son passé : le transmettre, pour J. de Romilly, est d'abord le rôle de l'école.

- La Nation a la charge de l'entretien de sa propre mémoire : on peut parler des **lieux de mémoire et du devoir de mémoire**. Les expressions sont assez récentes : elles désignent ce dont il faut entretenir le souvenir pour les générations futures. Pour Pierre Nora, qui a dirigé le volume *Les Lieux de mémoire* (Gallimard, 1997), il faut entendre « lieux » dans un sens assez large : « Les lieux de mémoire, ce sont d'abord des restes. La forme extrême où subsiste une conscience commémorative dans une histoire qui l'appelle, parce qu'elle l'ignore. (...) Musées, archives, cimetières et collections, fêtes, anniversaires, traités, procès-verbaux, monuments, sanctuaires, associations, ce sont les buttes témoins d'un autre âge, des illusions d'éternité. (...) » On peut donc considérer comme « lieux de mémoire » tout ce qui permet d'entretenir le souvenir d'une Histoire qu'il ne faut pas, **collectivement**, oublier.

- En premier lieu, on pense à la guerre. En France, par exemple, les plages de Normandie, sont des lieux très visités ¹ qui permettent de garder la mémoire d'un passé violent et dont

¹ Pour davantage de détails et une recherche thématique ou géographique, voir <http://www.cheminsdememoire.gouv.fr>.

chacun espère qu'il ne se reproduira pas. Dans son article, Cécilia Gabizon souligne d'ailleurs l'ambiguïté de ces lieux qui sont à la croisée d'enjeux touristiques importants, mais en même temps de l'Histoire. La même problématique peut être soulevée à propos des camps de concentration et d'extermination polonais qui sont aujourd'hui en très mauvais état de conservation et nécessitent des fonds importants pour continuer à être présentés au public. Il faut donc rendre les sites « attractifs », autrement dit organiser autour d'eux un flux touristique qui permette au site de gagner l'argent nécessaire pour ne pas disparaître. Nathalie Funès a soulevé le problème dans un article au titre provocateur dans *Le Nouvel Observateur* daté des 16-22 avril 2009 : « Auschwitz tour ». Elle cite Serge Klarsfeld qui résume le problème à propos des camps : « Trop de touristes ? Trop de mercantilisme ? Trop de messages ambigus ou détournés ? La plupart des associations qui luttent pour la mémoire de la Shoah et contre les thèses négationnistes voient bien les dérives. « Mais on part de tellement loin, explique Serge Klarsfeld, président de l'Association des Fils et Filles des Déportés juifs de France. Après tout, ce sont les Polonais qui ont permis que le lieu existe. Les subventions de leur gouvernement représentent 45 % du budget annuel. Si on avait dit aux déportés qu'Auschwitz deviendrait un musée visité par 1 million de personnes chaque année, ils auraient signé des deux mains. » **Mieux vaut l'afflux de visiteurs que l'oubli.** »

- De fait, une société sans histoire, sans mémoire, serait une société extrêmement dangereuse, un État totalitaire. On pense bien sûr aux dictatures, par exemple au régime nazi dont un des premiers gestes en 1933 fut d'expurger les bibliothèques des « mauvais livres » d'auteurs juifs, marxistes, démocrates ou encore psychanalytiques. Pour le dire autrement, une société libre a **pleinement accès à son passé**, elle l'étudie et le comprend. Rien ne lui est caché et le passé est transmis aux jeunes générations, à la fois lorsqu'il est glorieux (le plaisir du récit épique), mais aussi lorsque la Nation a été mise à la peine et a pu perdre pied.

c. La transmission au centre de l'Humanité

- Au-delà des États, des organisations internationales se mobilisent pour la transmission aux générations futures de biens communs à toute l'Humanité. C'est par une convention de 1972

que l'UNESCO (l'organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture) crée la notion de « Patrimoine mondial de l'Humanité », en déclarant notamment : « Le patrimoine est l'héritage du passé, dont nous profitons aujourd'hui et que nous transmettons aux générations à venir ». Le but est la sauvegarde de lieux dits « culturels » ou « naturels » pour les conserver et les transmettre à l'Humanité. Trente-trois sites ont été classés en France.

4. Le conflit entre les générations

La relation entre les générations se rencontre aussi sur le mode du conflit.

Le conflit dans la famille

- Le premier lieu de conflit est la famille. Nous avons tous en mémoire le début de la célèbre phrase d'André Gide dans *Les Nourritures terrestres* : « Familles ! je vous hais ! Foyers clos ; portes fermées ; possessions jalouses du bonheur ». En effet, la famille est le lieu de toutes les passions, mais aussi de tous les drames.

- **Dans le patrimoine culturel et religieux**, on peut remonter à Abel et Caïn. Ce sont les fils d'Adam et Ève dans *La Bible* et, d'une certaine façon, les premiers à porter la querelle au sein de la famille. Pour une histoire de jalousie, Caïn tue son frère Abel. *Le Coran* raconte la même histoire, fondatrice dans l'imaginaire collectif du mythe des frères ennemis. On peut aussi noter la relation fratricide de Romulus et Remus dans le mythe de la fondation de Rome. Pour revenir au thème, ces exemples seraient liés au conflit à l'intérieur d'une même génération.

- **Sur le plan mythologique**, on peut aussi évoquer Œdipe. Dans le récit de Sophocle *Œdipe-Roi*, le fils de Laïos et Jocaste est condamné par un oracle à tuer son père et à épouser sa mère, sans le savoir. Ce récit est la matrice de nombreuses autres œuvres d'art, mais aussi au cœur de l'analyse **psychanalytique** freudienne qui voit dans le « mythe d'Œdipe » le révélateur de tensions à l'œuvre dans la famille et dont l'acteur principal est l'enfant, attiré par le parent de sexe différent et rival de l'autre.

• Mais le mythe d'Œdipe rappelle aussi la nécessité pour devenir adulte de « tuer le père », c'est-à-dire symboliquement de s'affranchir de l'autorité du père et de devenir responsable de soi-même. Or l'enfant ne peut s'accomplir que si l'adulte lui laisse la place pour le faire. Au xix^e siècle, les Romantiques ont dit le poids qu'était pour eux le fait d'être les petits-fils des révolutionnaires et les fils des acteurs des conquêtes napoléoniennes. Devant un tel héritage, il est difficile d'envisager mieux faire et de trouver sa place. Alfred de Musset a écrit des pages très touchantes sur le sujet (*cf.* corpus 9, p. 159) et Victor Hugo en a fait des vers tout à fait évocateurs, hommage aux glorieuses générations précédentes :

Nous désirons qu'on ait présent à la mémoire
Que nos pères étaient des conquérants de gloire,
Des chercheurs d'horizons, des gagneurs d'avenir ;
Des amants du péril que savait retenir
Aux âcres voluptés de ses baisers farouches
La grande mort, posant son rire sur leurs bouches ;
Qu'ils étaient les soldats qui n'ont pas déserté,
Les hôtes rugissants de l'ancre liberté,
Les titans, les lutteurs aux gigantesques tailles,
Les fauves promeneurs rôdant dans les batailles !
Nous sommes les petits de ces grands lions-là.

Victor Hugo, « Paroles dans l'épreuve », *La Légende des siècles*.

• **D'un point de vue psychologique et sociologique**, la construction de soi passe donc par les modèles familiaux. L'enfant grandit au contact d'adultes qui ont leurs propres modes de vie : il les leur emprunte ou il les rejette, il construit sa propre vision du monde avec eux et développe sa propre personnalité. Cet épisode est plus ou moins douloureux en fonction des familles. Ce point rejoint la question de la transmission traitée plus haut.

Mais le conflit est le plus souvent passager : passée l'adolescence, les générations entretiennent volontiers des relations apaisées. Les modalités d'échanges sont nombreuses et les liens affectifs trop forts pour disparaître brutalement à l'occasion du premier conflit. Pour reprendre le titre de l'article d'Anne-lise Raveneau²

² « La guerre des générations aura-t-elle lieu ? », *Sciences Humaines* — n°193, mai 2008.

qui paraphrase lui-même le titre de la pièce de Jean Giraudoux : la guerre des générations n'aura pas lieu.

Le conflit dans la société

- C'est une sorte de **mythe romantique**, de querelle des Anciens et des Modernes permanente : les jeunes et les vieux ne pourraient pas vivre ensemble.

Un récent sondage (juin 2009) nous apprenait que 51% des Français n'aimaient pas les jeunes. Ceux-ci représentent ce que la société redoute : le **chaos** alors qu'elle cherche l'harmonie : excès, expériences des limites, goûts différents, remise en question des valeurs fondatrices, etc. « Les jeunes sont impolis, ils font du bruit, ils ne respectent rien... », dit-on.

- Il n'en est pas moins vrai que les jeunes générations sont **victimes de leur image, mais ce n'est pas nouveau** : volontiers rebelles, ils peuvent faire peur à des adultes qui ont oublié eux-mêmes ce qu'ils étaient quand ils étaient jeunes. De nombreux films évoquent aussi les dérives des jeunes, qui sont finalement de toutes les générations (par exemple lorsque l'on compare le film *La Fureur de vivre*, sorti en 1955 avec James Dean, qui raconte l'expérience des limites d'un groupe de jeunes, avec *Paranoïd Park*, film qui en 2007 présente une jeunesse tout aussi violente).

- Parfois, cette violence peut prendre des tournures plus collectives encore et dégénérer dans un **mouvement de révolte**. C'est le cas de Mai 68 et des régulières « grèves » des lycéens et étudiants. Il est rare que la vie d'un jeune soit mise en danger, mais cela a pu être le cas. C'est toujours un échec pour la société (sur Mai 68, voir notre développement plus haut).

Faut-il voir dans les excès de la jeunesse un problème à résoudre ? Sans doute pas : il faut bien que Jeunesse se passe, pour reprendre le proverbe populaire. Le conflit de générations, dans la famille, comme dans la société, est un passage obligé de la construction de l'individu.